

TRIBUNE DE GAUCHE



L'Écosse et la ruée vers l'or noir

Mis à part le confort proverbial et les performances, que pouvait-on encore exiger des DC-10-30 de Swissair ?

GGK

L'Amérique du Sud.

A dater du 1^{er} novembre 1974, Swissair se rendra tous les dimanches avec un de ses DC-10-30 à Rio de Janeiro, à São Paulo et à Santiago du Chili. (Les mardis et jeudis, nos DC-8 continueront à desservir Rio de Janeiro, São Paulo et Buenos Aires.)

Ce que vous avez aimé à bord d'un DC-10 de Swissair qui vous emmenait vers l'Amérique du Nord, l'Afrique, le Moyen ou l'Extrême-Orient, vous pourrez donc le retrouver si vous allez en Amérique du Sud: l'exceptionnel confort d'un avion de grande capacité.

Par exemple, une cabine spacieuse, pour l'agrément et le confort, des sièges larges et anatomiquement fonctionnels, pour la détente et un certain sentiment de liberté. (En première classe, il y a même des dossiers pneumatiques

réglables individuellement.) Ou encore l'élégante vaisselle en porcelaine véritable, les couverts en argent ou en acier inoxydable, le cinéma, huit programmes musicaux.

Boas-vindas a bordo!

		SR 204 Ma DC-8	SR 202 Je DC-8	SR 200 Di DC-10
Genève	dp	23.45	23.45	23.35
		Me	Ve	Lu
Dakar*	ar	04.20	04.20	04.10
Dakar*	dp	05.20	05.20	05.05
Rio de Janeiro	ar	08.45	08.45	08.30
Rio de Janeiro	dp	09.35	09.35	09.20
São Paulo	ar	10.40	10.40	10.25
São Paulo	dp	11.30	11.30	11.15
Buenos Aires	ar	15.05	15.05	
Santiago*				15.05

Votre agence de voyages IATA ou Swissair se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

* sous réserve d'approbation gouvernementale

Plus vite, plus loin.



TRIBUNE DE CAUX

N° 11 - NOVEMBRE 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150..

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzannes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Ne sommes-nous pas tous des étrangers ?

« Une majorité minuscule pour résoudre des problèmes colossaux » : ce titre d'un journal parisien résume bien la position de la Grande-Bretagne de M. Wilson. Celui-ci s'est donné une année pour que son pays se détermine vis-à-vis de l'Europe. Une Europe dont l'avenir vacille au bord des précipices creusés par l'inflation et les problèmes énergétiques.

Mais les Anglais ont-ils réellement envie de « faire partie de l'Europe » ?

Ce ne sont pas les sermons souvent administrés par les convaincus de Bruxelles et de Luxembourg qui vont les aider. Par contre, si les Anglais sentaient qu'en Europe souffle un état d'esprit différent, que les peuples européens apprennent à travailler ensemble, à s'apprécier réellement les uns les autres et que leur communauté de destin se renforce, peut-être aimeraient-ils s'amarrer une bonne fois à l'Europe et y participer sans réticences ?

Un des premiers gestes sur la scène internationale de la Grèce libérée de la dictature fut de demander l'ouverture de négociations pour une adhésion à la Communauté européenne. Il paraîtrait difficilement concevable que la vieille et démocratique Angleterre s'en retirât au même moment. Encore faut-il que les Européens la convainquent, au cours des douze prochains mois, que l'Europe est bien autre chose qu'une question de partage de gros sous.

Le « non » franc et massif des Suisses à l'initiative xénophobe sur laquelle on leur demandait de se prononcer n'est pas sans analogie avec ce qui se passe entre Londres et Bruxelles. De tout temps, le petit pays qu'est la Suisse a eu besoin de l'apport « étranger » pour se développer et enrichir à son tour les autres nations. Au cours des siècles, elle a dû fournir des énormes efforts pour réaliser l'intégration des populations d'origines différentes qui la peuplent.

Les mêmes efforts doivent être faits maintenant au niveau de l'Europe. Nous sommes tous les étrangers de quelqu'un. Saurons-nous saisir la chance de notre avenir commun avec ceux qui ne sont pas comme nous ?

A TRAVERS CHAMPS

par Philippe Schweisguth

Plus d'énergie...

Depuis trente ans — un clin d'œil dans la longue histoire de l'espèce humaine — l'exploitation des sources d'énergie possibles s'est accélérée à un tel rythme que l'épuisement des réserves de charbon, de gaz naturel et de pétrole menace les générations futures... et les gouvernements appellent les citoyens à économiser les matières premières importées.

Mais pour dépenser moins d'énergie minérale à nous transporter et nous chauffer, il va falloir dépenser plus d'énergie musculaire. Il faut réapprendre à marcher ou à pédaler au lieu de s'asseoir paresseusement dans une voiture. Et au lieu de laisser pour-

rir le bois de feu sur les coupes, il faut se mettre à l'employer dans la cuisine et pour chauffer la maison. Scier, débiter et stocker du bois demande évidemment plus d'énergie que de tourner des boutons.

Seulement voilà !... remettre au travail une musculature atrophiée par les commodités du progrès réclame une énergie intérieure, une discipline, une volonté qui secoue notre nonchalance... si bien que la réponse au manque d'énergie, c'est davantage d'énergie !

Et ce plus d'énergie qu'il nous faut, où le trouver sinon dans la source première et dernière de toute énergie vitale ?

Les découvertes pétrolières en mer du Nord bouleversent, depuis quelques années, la carte énergétique du monde. Bien d'autres pays, depuis, sondent leurs fonds marins en quête d'une soudaine richesse.

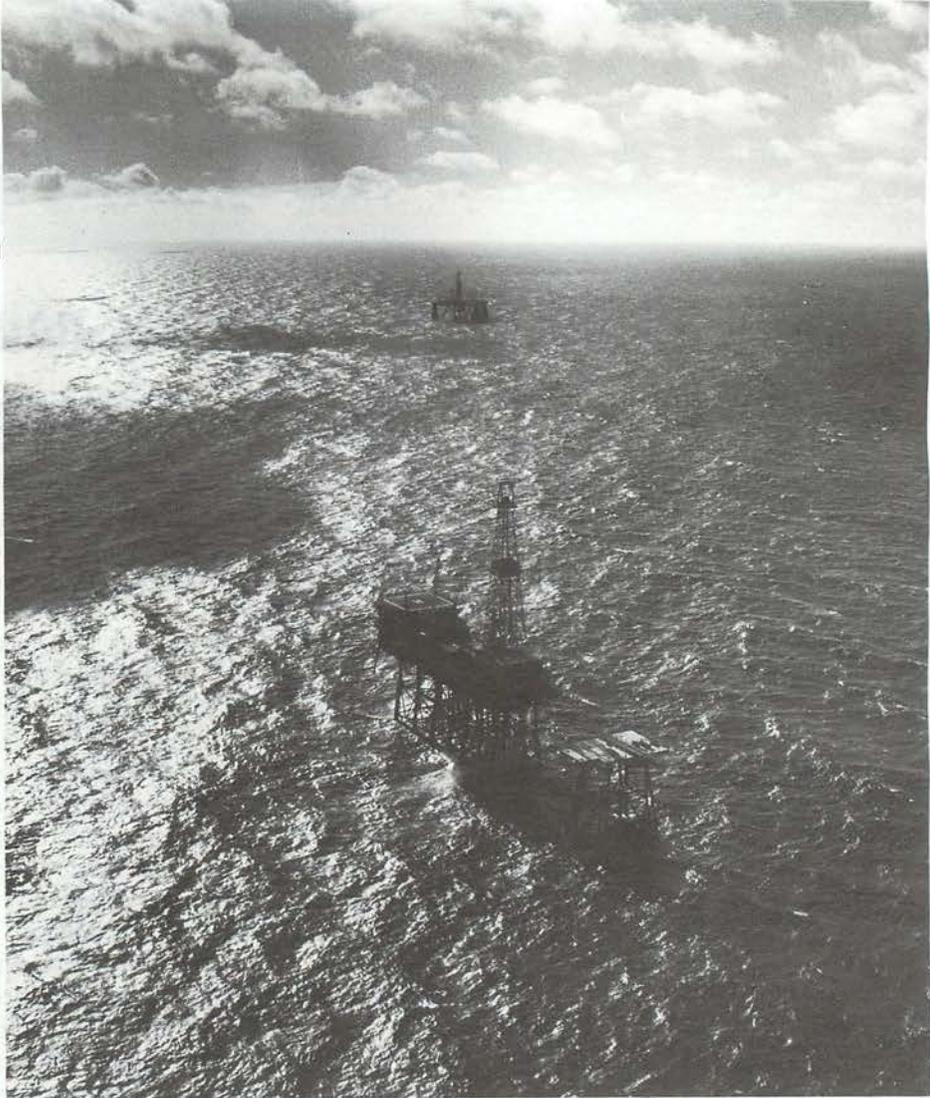
Mais les investissements, le coût de production sont tels que, dans la conjoncture monétaire actuelle, certains milieux financiers hésitent.

La Grande-Bretagne ne risque-t-elle pas de succomber sous les dettes qu'elle aura contractées ?

Le pouvoir travailliste, à Londres, mollement confirmé par les récentes élections, va-t-il nationaliser l'exploitation des hydrocarbures marins ? La seule annonce de cette éventualité a suffi à ralentir la cadence des travaux.

Tels sont quelques-uns des dilemmes qui surgissent alors même qu'aucun baril n'a encore été commercialisé.

Mais il y a aussi un autre problème important : l'effet du boom pétrolier sur une population écossaise qui, jusqu'ici, vivait de la pêche et du tourisme. C'est sous cet angle-là que notre correspondante aborde la question.



Ambassade de Grande-Bretagne - Paris

L'Écosse et la ruée vers l'or noir

« Température généralement fraîche par temps nuageux, averses intermittentes avec éclaircies locales ». Les prévisions de la météo résument mieux que quiconque ne pourrait le faire l'attitude des Écossais devant la découverte d'hydrocarbures au large de leurs côtes.

Pour beaucoup de Britanniques, cette découverte n'a guère plus d'importance qu'une colonne supplémentaire de nouvelles dans leur journal du matin ; mais ils savent pourtant qu'elle a renforcé les positions des nationalistes écossais (leur slogan : une riche Écosse plutôt qu'une pauvre Grande-Bretagne) et que ce pétrole pourrait empêcher miraculeusement un désastre économique de s'abattre sur le pays.

D'autres Anglais qui travaillent dans les industries traditionnelles sont tentés par les

*De notre correspondante
à Aberdeen, Jean McAll*

hauts salaires offerts par les compagnies pétrolières ou leur sous-traitants écossais. On cite l'exemple d'un chantier naval de la Clyde dont le carnet de commande est pourtant bien rempli mais qui a 40 000 heures de travail de soudure en retard sur un pétrolier en construction du fait de l'exil de ses soudeurs.

Pour beaucoup d'Écossais du Nord-Est, le chômage appartient au passé ; il y a maintenant davantage d'offres d'emploi que de travailleurs disponibles, et l'enveloppe de paie a doublé d'épaisseur.

Pour des petites communautés qui, pen-

dant des siècles, ont vécu de la pêche et de l'élevage, essayant de développer de petites industries sans trop y réussir, c'est la ruée vers l'or noir.

Mais la médaille a son revers. Curieusement, le terme celtique « oil », qui correspond phonétiquement au mot « pétrole » en anglais, signifie « l'occasion d'un regret ». Le sentiment qui prévaut généralement dans le pays à propos de cet avenir bien huilé est celui d'un optimisme prudent plutôt qu'enthousiaste ; et cependant, si l'on peut regretter quelque chose, il est aussi permis d'espérer.

Les grandes sociétés pétrolières internationales ont fait irruption en Écosse comme entre en scène une vedette de la chanson. Les investissements nécessaires à l'exploitation du pétrole en mer du Nord (estimés à 17 mil-

La Grande Bretagne deviendra dans cinq ans une puissance pétrolière

liards de livres en dix ans) sont tels que les marges usuelles de sécurité financière sont dépassées. L'investissement par baril exploité en mer du Nord est en moyenne dix à douze fois plus élevé que dans les déserts du Moyen-Orient. Chaque heure de travail en mer coûte des fortunes, d'où le rythme effréné exigé et souvent le non-respect des normes de sécurité du travail de chaque ouvrier.

La mer du Nord devient rentable

Le gouvernement, lui aussi, accentue le mouvement, car la balance des paiements britanniques, malade dans ses profondeurs, a besoin de médicaments au pétrole, et cela à hautes doses.

C'est dans les années soixante que se situe la découverte des premiers indices de pétrole en mer du Nord et que l'Etat accorde les premières concessions. En décembre 1969, le précieux liquide jaillit d'un gisement important. Dès lors les explorations géologiques se multiplient.

A l'heure actuelle, la Grande-Bretagne consomme annuellement près de cent millions de tonnes de pétrole. On estime la production potentielle de la mer du Nord à 200 millions de tonnes par an, soit autant que dans les plus importants champs pétro-

lifères du monde. Mais il faut aller chercher ce pétrole parfois jusqu'à 300 km. des côtes, sous des flots qu'agitent les plus fortes tempêtes.

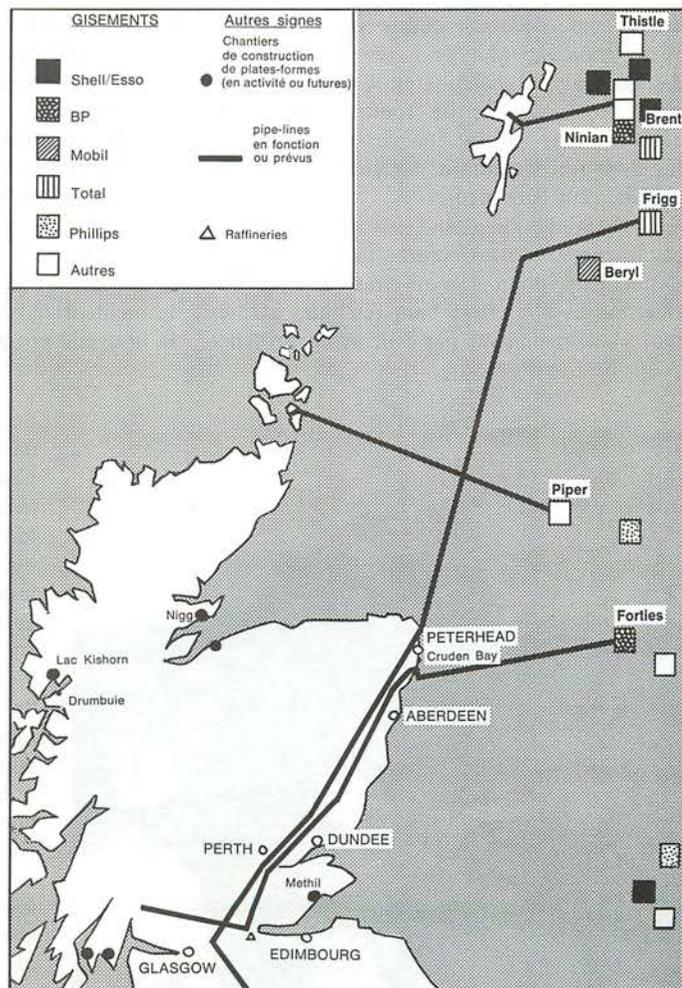
Rentabiliser pareille exploitation semblait difficile il y a quelques années. Mais le 16 octobre 1973 marque un tournant dans l'histoire du monde : ce jour-là les six Etats producteurs du golfe Persique décident d'augmenter de 70 % le prix de leur brut. En trois mois, les prix montent de 400 %. Soudain, c'est une deuxième révolution industrielle qui éclate en Grande-Bretagne : le pétrole de la mer du Nord devient rentable.

Du coup, tout est bouleversé pour l'Ecosse. 1000 entreprises travaillent aujourd'hui pour le développement des richesses de la mer du Nord. L'apparition des immenses échafaudages érigés par les compagnies étrangères, l'afflux de capitaux considérables agissent parfois comme des bulldozers passant allè-

grement sur des pieds sensibles. « Ils ont pris notre crique, maintenant ils prennent même le sable de notre terrain de golf », se lamente un ingénieur de Peterhead. Souvent, la façon inhumaine dont s'acquièrent terres ou immeubles cause plus de dégâts que les opérations industrielles elles-mêmes.

Par exemple, quand BP se mit à construire les 210 km. de pipe-line de Cruden Bay à la raffinerie de Grangemouth (entre Glasgow et Edimbourg), la population locale ne fut tenue au courant de rien et s'imagina que ses champs allaient s'orner d'immenses superstructures protégées par des barricades dressées dans la boue. Les sentiments populaires tournèrent au rouge vif. Finalement un député fit venir le directeur de BP, les responsables locaux et régionaux de l'aménagement du territoire et les directeurs de la société adjudicatrice pour qu'ils viennent s'expliquer devant la population de Cruden Bay. Chacun put « vider son sac ». On expli-

Pêcheurs de hareng amenant à quai leurs prises de la nuit. Non loin de leur port, aujourd'hui, on construit des plates-formes de forage.



Les Écossais partagés entre la crainte et l'esprit d'aventure

qua que le pipe-line serait souterrain, même sur la plage, et que toute altération des terres ne serait que temporaire. Ces messieurs tinent parole. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on peut distinguer là où la terre a été remuée pour y enfouir le pipe-line. Mais si cette réunion avait eu lieu plus tôt, on se serait épargné, de part et d'autre, beaucoup de ressentiments et de fureurs inutiles.

Peterhead, à 50 km. au nord d'Aberdeen, à quelques km. de Cruden Bay, compte 15 000 habitants. On en attend 5000 de plus dans les deux prochaines années. Partout dans le pays on manque de logements ; la crise est aggravée par le départ vers le « secteur pétrolier » de milliers d'ouvriers du bâtiment. Alors que le gouvernement décrétait le blocage des salaires, il s'est trouvé désarmé devant les rémunérations doubles ou triples payées par l'industrie pétrolière. Le prix des logements a suivi cette courbe exponentielle. Les dames d'Aberdeen, qui avaient loué des chambres à des étudiants pendant des années, découvrent que cela leur rapporte beaucoup plus de loger des employés des compagnies pétrolières. Conseils municipaux et autorités de toutes sortes sont débordés par la variété des problèmes à résoudre qui s'abattent sur eux comme des géolands sur leurs proies.

La baie de Peterhead fut réquisitionnée par le gouvernement comme base d'approvisionnement pour les navires de service. Des masses d'ouvriers bien rétribués affluèrent alors menaçant par leur seule présence

les activités — florissantes — de l'industrie de la pêche. Les navires des services pétroliers ont réservé des passes pour les chalutiers des pêcheurs ; curieuse vision que ces deux types de bateaux se faisant des politesses ! Mais les pêcheurs craignent que leurs filets ne soient abîmés par le va-et-vient des navires, sans parler des risques considérables que la pollution peut faire courir aux poissons.

Accepter l'inévitable

Charlie Buchan, pêcheur de son état, est maintenant l'un des quatre fonctionnaires chargés du contrôle des mouvements des différents bâtiments dans le port. Son bureau est flambant neuf. Son travail, inutile il y a encore quelques mois, consiste à diriger l'entrée et la sortie de 110 bateaux divers par jour. Tout en donnant des ordres par radio-téléphone, il discutait devant moi avec une des conseillères municipales, M^{me} Jean Lamb. Déplorant les appels intéressés lancés par le parti nationaliste écossais, ils souhaitaient tous deux qu'un sens plus étendu de responsabilité prenne le dessus, parmi la population. Pour M^{me} Lamb, tout allait bien à Peterhead sans le pétrole, « même si c'était une région légèrement en retard ». Mais de même que la majorité de ses concitoyens qui ont surmonté leurs premières réactions, elles a accepté l'inévitable, et décidé d'en tirer le meilleur parti pour tous. Elle est fière de la nouvelle prospérité dont bénéficie sa ville.

La prospérité, cependant, semble toujours traîner derrière elle un relâchement des mœurs, dit M^{me} Lamb. Alcoolisme, prostitution et divorces se développent dans une communauté où l'argent coule à flot, où il n'existe que peu d'occasions de se distraire pour les hommes dont la plupart vivent loin de leurs familles.

M. Morrison, préfet de police d'Aberdeen — une ville qui ressent plus que tout autre les effets du boom pétrolier —, croit que la cité souffrira du fait qu'elle n'est pas du tout préparée à affronter ce genre d'expérience. Les vendredis et samedis soir étaient renommés pour les ivrognes ramassés sur les trottoirs avec quelques shillings en poche. « Maintenant, affirme le préfet, chaque soir est devenu un vendredi soir et les soûlards que nous trouvons dans les rues ont encore 50 à 60 livres dans leur porte-monnaie. »

Un petit village des Highlands

Si une ville importante comme Aberdeen peut plus facilement absorber le choc de ce boom économique, il n'en est pas de même ailleurs.

Par exemple, quand les bras longs des pétroliers viennent s'immiscer dans la vie d'un village de 25 habitants comme Drumbuie, sur la côte Ouest de l'Écosse, connue pour ses beautés sauvages.

« Au début de l'année, me raconte M. Torquil Nicolson, conseiller communal, membre de la commission de développement de la région, nous avons appris qu'une importante entreprise se préparait à construire une plate-forme de forage en béton au large de Drumbuie. Elle avait aussi prévu des routes d'accès, dont la construction aurait totalement abîmé la contrée ; pis encore, elle projetait d'établir un camp à proximité du village avec 700 ouvriers. Un comité d'action se forma alors pour combattre toute implantation industrielle dans cette région dont la protection était assurée — théoriquement — par un comité national pour la conservation des sites.

« Il nous fallut quarante-trois jours, souligne Torquil Nicolson, pour découvrir la vérité sur tout ce qui était prévu. Nos compatriotes des Highlands, souvent très réservés, ont de la peine à exprimer ce qu'ils pensent. Ils étaient partagés entre le désir de développer leur région — et Dieu sait si nous avons besoin de nouveaux emplois — et les inquiétudes nées de la soudaineté



Sous les regards de quelques-uns des hommes qui ont participé à sa construction, *Highland One*, la plus grande plate-forme de production pétrolière du monde, bascule lentement jusqu'à ce que ses pieds reposent sur le fond de la mer, à 128 m de profondeur.

Installée sur des réservoirs de flottaison, cette plate-forme a été remorquée en position horizontale depuis le bassin de radoub à Nigg Bay (photo de couverture) jusqu'au gisement des Forties, à 160 km au large du littoral. La structure pèse 37 000 tonnes (cinq fois la Tour Eiffel) ; elle doit résister à des vagues de 28 mètres de haut et à des vents de 210 km/h.

En couverture : Un nouveau monstre dans les eaux écossaises. Le remorquage hors du bassin de Nigg Bay de la plate-forme de forage Highland One, au début de son voyage de 300 km. Photo : Aberdeen Journals.

Pose du pipe-line de Cruden Bay.

d'une opération dont la garantie d'exploitation n'excédait pas dix ans. »

Le secrétaire du comité d'action est le postier de Plockton, le village voisin, M. Charlie MacRae. C'est lui et ses amis qui gagnèrent. Ils furent dûment remerciés par les habitants de Drumbuie qui organisèrent une cérémonie en leur honneur. « Ne vous méprenez pas, me dit le postier ; je ne suis pas contre le pétrole ; mais « leur » plan était trop vaste pour cette région qui en serait morte étouffée. »

A quelques kilomètres plus au nord, dans un endroit peut-être encore plus beau et plus sauvage, sur les bords du lac Kishorn, l'agitation causée par le « cas Drumbuie » a servi à alerter les industriels. Dans le cas de Kishorn, le consortium anglo-français Howard et Doris, constructeur d'une plate-forme, fait l'impossible pour se conformer aux souhaits de la population locale. Les ouvriers vivront à bord des bateaux ancrés au large ; l'organisation de leurs loisirs sera étudiée avec soin. Tout leur matériel et leur approvisionnement seront amenés par voie maritime et les superstructures de forage seront construites dans les découpures des montagnes de façon à n'être pratiquement pas visibles.

A Noël il sera millionnaire

Les admirateurs du progrès souriront peut-être, mais quand on se donne la peine de prendre en considération le style de vie, les traditions et les sentiments d'une communauté, le progrès prend un visage humain.

A Methil-in-Fife, non loin de Dundee, l'irruption du pétrole est incontestablement un succès. La région du Fife vécut longtemps des charbonnages dont elle garde les cicatrices noircies et le souvenir du chômage qui résulta de la fermeture des puits. Aujourd'hui, c'est un ancien mineur, Robert Gough, qui dirige un « comité pour le développement et la prospérité ». Dès que les premiers indices de pétrole furent confirmés, au large de la côte, ces hommes établirent eux-mêmes les plans d'implantation d'industries dans la région. Un puit de mine désaffecté, situé en bordure de mer, mais dont les bâtiments étaient encore en bon état, fut offert à une société britannique spécialisée dans la construction des plates-formes de forage en acier. Cette société a créé 400



emplois réservés à des ouvriers de l'endroit. Robert Gough dit avec fierté : « Hier nous fournissions du charbon pour faire marcher le pays ; aujourd'hui et demain, grâce au pétrole, nous remplirons les réservoirs d'énergie de la Grande-Bretagne. »

Toutes les initiatives individuelles sont possibles dans une situation pareille. Par exemple Ronnie Ferrari, propriétaire d'un magasin de *fish and chips* à Peterhead, a mis toutes ses économies dans l'achat de deux petits hôtels au début du boom pétrolier. A Noël il sera millionnaire. Neil Kidd était représentant en produits alimentaires ; il en avait assez d'aller rendre visite aux épiciers, il travaille maintenant dans une nouvelle entreprise dont la tâche consiste à fournir absolument n'importe quoi, 24 heures sur 24, aux plates-formes de forage, de la lampe de poche à l'équipement des hommes-grenouilles. D'après lui, tout est si nouveau dans cette affaire de pétrole, avec les risques égaux pour tout le monde, que l'esprit de camaraderie s'est fortement développé.

A qui le pétrole ?

Le directeur écossais d'une compagnie pétrolière internationale, M. Lumsden, souligne devant moi le prix payé pour la protection de l'environnement. Mais il n'en reste pas là. Avec le pétrole de la mer du Nord, à densité légère, et le pétrole du Moyen-Orient, plus lourd, il voit l'ébauche d'une coopération entre deux régions du monde ; selon lui, l'industrie britannique, d'une part, aura toujours besoin de pétrole « lourd » tandis que le Moyen-Orient, d'autre part, devra recourir à un brut plus léger

qui convient particulièrement à la fabrication de l'essence.

Après tout, à qui appartient ce pétrole ? Les nationalistes, qui veulent se séparer complètement du Royaume-Uni, ne doutent pas un instant qu'il est propriété écossaise exclusive et qu'il appartient aux seuls Écossais d'en décider l'emploi. D'autres disent que le pétrole est britannique, qu'il arrive au bon moment pour sortir le pays de son marasme économique et qu'il constitue une assurance durable contre sa dépendance énergétique.

D'autres enfin estiment qu'il appartient au monde et que la Grande-Bretagne n'en est que le gérant *. Peut-être y a-t-il encore une chance que le Royaume-Uni et les compagnies pétrolières internationales qui exploitent les fonds de la mer du Nord prennent le monde par surprise en concevant un vaste plan de distribution du précieux produit qu'est le pétrole ? Au lieu de simplement remplir les portefeuilles de quelques-uns, de faire grimper les niveaux de vie et stimuler l'esprit d'aventure de beaucoup, peut-être pourrait-il contribuer à lubrifier cet organe essentiel qui s'appelle le cœur humain.

Jean McAll

Ndlr. Le premier ministre norvégien, M. Bratteli, interrogé récemment à la radio sur l'attitude à adopter vis-à-vis du pétrole, a répondu qu'il y en avait deux : celle des chrétiens pour qui le pétrole est là afin d'être géré pour le bien de tous, celle des socialistes pour qui le pétrole peut construire la fraternité entre les hommes.

Le professeur Spærri a fait part récemment à Caux des réflexions que nous reproduisons ci-dessous.

Il analyse en chrétien

le cheminement par lequel tout homme peut se porter vers le monde nouveau auquel il aspire.

LA TRAJECTOIRE DU CHANGEMENT

par Théophile Spærri

Changer, c'est comme virer de cap pour un navire. Cela implique qu'il y ait mouvement, et qu'il y ait une direction précise.

Et pour une pomme, en quoi consiste le changement ? Tout commence par la fleur (à propos, il y a des gens qui veulent rester fleur toute leur vie !) qui doit s'épanouir, puis se faner pour laisser la place au fruit qui, à son tour, croît et mûrit. Quand la pomme est mûre, elle tombe et, si elle n'est pas mangée, sa graine pénètre dans le sol et donne naissance à un nouvel arbre. Ainsi va la vie. C'est un éternel dépassement, un changement de tous les instants.

Demi-tour

Pour moi, être humain, le changement, c'est aller de ce que je suis à ce que je dois être. Dans la vie il peut y avoir des erreurs de navigation : on rencontre des gens qui sont satisfaits tels qu'ils sont, qui ne se dépassent jamais, qui tournent en rond autour d'eux-mêmes. Et qui sont morts, sans le savoir. Ainsi s'explique la dure parole : « Laissez les morts enterrer leurs morts. »

Chaque religion parle du changement et dans le Coran ou la Bhagavad Gita on lit des choses merveilleuses à ce sujet. Il vaut la peine également de se demander ce que le Christ a dit du changement. « Le Royaume de Dieu est tout proche. Repentez-vous et suivez-moi. » L'essentiel de son message est concentré dans ces mots. Dans la version originale grec-

que, c'est le terme *metanoia*, changement, qui est utilisé. C'est un mot magnifique et riche de sens. La plupart du temps, on le traduit par *repentir*. Le repentir, c'est bien, mais le changement, la *metanoia*, c'est bien plus que cela. Il s'agit d'une totale transformation de nos façons de vivre et de penser. Un changement qui pénètre toujours plus profondément que nous ne le désirons et qui va contre notre manière d'être habituelle. Une manière d'être qui, en soi, n'a rien de mal : nous suivons les penchants de notre nature, nous agissons à notre guise, nous faisons de notre mieux, nous essayons de nous élever le plus possible, d'atteindre le sommet de l'échelle. Nous suivons le mouvement qui va de la terre vers le ciel. Puis nous atteignons notre limite. C'est alors l'expérience décisive dans la vie d'un homme. Une expérience douloureuse, car nous n'aimons pas être entravé. Mais soudain, nos efforts sont stoppés. La ligne ascendante est brisée.

L'autre versant

A ce moment s'impose la découverte que la limite que nous venons d'atteindre est celle qui nous sépare de la source de vie, de Dieu, et que cette séparation mortelle nous est imputable à nous. Nous voici au terme de nos efforts humains, de la réalisation de notre moi, de toute notre justification propre. De mon côté, plus rien n'est possible. Alors se produit le miracle. Par le sacrifice de Jésus-Christ, la barrière

est abattue. De l'autre versant, Dieu vient substituer la vie à la mort, le pardon au péché. C'est cela, l'expérience de la croix : non pas ce que je fais pour Dieu, mais ce que Dieu fait pour moi.

Dans ces paroles du Christ, l'ordre des termes est important : cela commence par « le royaume de Dieu est proche ». Certains diront alors : « Le royaume, il faut l'accepter, il faut lui ouvrir notre cœur. » Non, ce n'est pas ainsi. Car le royaume est venu, même si nous ne le savons pas, même si nous ne l'acceptons pas, même si cela ne nous plaît pas, même si nous n'y croyons pas. Il est déjà ici. En second lieu seulement vient le changement — la metanoia — et commence notre rôle. « Le royaume est venu », ça, c'est le travail de Dieu. La metanoia, changez votre manière d'être, faites demi-tour et suivez-moi, ça, c'est le travail de l'homme.

Au-dedans et au-dehors

Se pose alors une deuxième question : ce changement, où se produit-il ? C'est le Christ qui, à nouveau, fournit la réponse : « Le royaume de Dieu ne viendra pas de façon spectaculaire et on ne saurait le dire : le voici, le voilà, car, sachez-le, le royaume de Dieu est parmi vous. » Cela veut dire que le royaume est en moi, mais qu'il est aussi en chacun de ceux que je rencontre. Au lieu de dire : « bonjour Pierre, bonjour Paul », je pourrais tout aussi bien dire : « bonjour, royaume de Dieu » !

Imaginez quel changement cela apporterait à tous nos rapports humains si nous savions qu'en chacun se trouve l'amorce du royaume de Dieu. Le terme grec utilisé dans l'évangile est le terme *entos*, qui veut dire à la fois *dans* et *parmi*. La venue du royaume est donc à la fois au-dedans et au-dehors. S'il se produit seulement à l'intérieur, ce n'est qu'un repli sentimental sur soi-même. S'il se produit seulement au-dehors, ce n'est qu'une montée stérile vers son propre succès.

Si nous voulons rendre efficace ce changement, de façon qu'il se porte ensuite vers le monde, c'est par l'écoute de la voix intérieure que nous y parvenons. En outre, en mesurant nos vies aux critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, nous prenons conscience de notre péché et de ses conséquences. Car c'est lui qui fait obstacle à la venue du royaume. C'est pour cela que ses répercussions peuvent être si graves. D'en prendre conscience nous le fait haïr et accepter la nécessaire séquence : l'abandonner, le reconnaître et le réparer. Nous comprenons alors bien mieux le lien entre l'individu et l'universel, entre l'intime et le mondial, comme disait Gabriel Marcel. Car le changement, dans sa pleine dimension, est un changement économique, social, politique du

monde, toujours basé sur un changement personnel.

Demandons-nous enfin d'où vient le changement. La question de savoir *ce pour quoi je vis* est intimement liée à celle de savoir *ce dont je vis*. Quelle est la source à laquelle je puise pour mon changement ? Ma bonne volonté ? Mon sens du devoir ? Mes talents ? Aucune de ces choses n'est mauvaise en soi, mais c'est une affaire de priorité. En premier vient le royaume : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme elle l'est au ciel. » La ligne porteuse de changement, c'est le grand axe qui descend du ciel vers la terre.

Dieu franchit la barrière

Certes, la venue du royaume n'interdit pas l'usage de l'intelligence, de la bonne volonté, du sens du devoir. Mais si ces talents sont mis au service de la venue du royaume, ils deviennent fluides, paisibles, créateurs. Frank Buchman a souvent parlé d'un « amour liquide ». Quelle magnifique expression ! « Si vous avez à faire à quelqu'un de particulièrement difficile, a-t-il dit un jour, ayez recours à la divine nonchalance. » Ceci concerne tout particulièrement les gens qui se croient des gens bien. Ils font de leur mieux, ils soumettent leur vie à des principes moraux, ils obéissent aux directives de leur voix intérieure, se conforment à tout ce qui leur paraît juste et pensent que cela suffit. Parfois, ils sont un peu surmenés et tout ne devient plus pour eux que tâche fastidieuse. Mauvaise attitude que tout cela ! Le surmenage vient de ce qu'ils ne prennent pas les étapes du changement dans le bon ordre : d'abord la venue du royaume, ensuite seulement ce que nous faisons. Tant de gens ne se rendent même pas compte que tout ce qu'ils font n'est possible que parce qu'il y a d'abord la venue du royaume. Ils veulent bien donner leur vie à Dieu, laisser la volonté divine contrecarrer leur volonté propre, mais ils omettent l'essentiel : que c'est Dieu qui franchit la barrière et vient se ranger à leur côté.

Comment l'homme, lorsqu'il donne sa vie à Dieu, pourrait-il connaître une telle libération, une telle joie, si ce n'était à cause de la nouvelle dimension à laquelle accède sa vie, si ce n'était à cause du royaume qui envahit son existence, à cause du changement, ce miracle qui rend toutes choses nouvelles ? Frank Buchman a dit un jour : « Ce qui m'intéresse chez celui que je rencontre, c'est de savoir ce qui l'empêche de connaître la glorieuse liberté des enfants de Dieu. » C'est dans ces termes qu'il voyait le changement des autres.

N'oublions pas que les « fruits de l'esprit », et nous touchons là au cœur de la foi, au moteur du changement, ce sont l'amour, la joie et la paix. N'oublions jamais que là où il y a un changement, il y a et amour, et joie, et paix.

Vingt-cinq étudiants de Vientiane en stage à Panchgani :

« L'esprit qui peut unir le peuple laotien »

Août 1974 : j'ai le privilège de me trouver en Inde, au centre du Réarmement moral à Panchgani. En pleine mousson une pluie incessante tombe et, à l'altitude de 1200 m., un brouillard épais détrempé et imprègne toute chose. Pourtant le mauvais temps n'empêche pas cette année la tenue exceptionnelle d'une conférence : une délégation de 25 Laotiens séjourne dans la maison ; ce sont des étudiants et étudiantes de milieux divers et aux personnalités bien distinctes.

Des participants de nombreux pays, principalement asiatiques, accueillent ces jeunes gens qui pour la plupart n'ont jamais franchi auparavant les frontières de leur pays et semblent un peu dépaysés et incrédules. Mais leur musique, leurs danses, leur humour et aussi une certaine sérénité de leur part font rapidement naître une franche camaraderie entre eux et leurs hôtes.

Pendant près de deux semaines, ils prennent part avec entrain et application aux tâches pratiques du centre ; la scène du théâtre de 400 places permet de donner libre cours à leurs talents ; à l'occasion de réunions régulières chacun peut exprimer son opinion sur les sujets les plus divers.

Mais tout cela n'est que l'armature. Plus décisifs pour eux sont l'atmosphère qui règne en ces lieux, les conversations sincères au fur et à mesure que l'amitié et la confiance grandissent et le temps passé ensemble aux détails pratiques de la vie quotidienne.

« A Panchgani, j'ai trouvé la liberté. J'ai décidé de changer parce que le visage de chacun ici rayonne la joie. On m'a témoigné un soin et une affection dont j'ai toujours été privée. Je veux transmettre cela à tous ceux que je rencontrerai. Je me suis excusée auprès d'une cousine que je haïssais et j'ai mis fin à des rapports malhonnêtes. Lorsque je retournerai au Laos, je m'attacherai à transformer l'atmosphère de la maison. Je souhaite que toutes les familles

trouvent l'unité qui existe à Panchgani. »

C'est Chanthanaly Vongkhamheuang qui parle. Elle est réfugiée de la province de Xieng Khouang. Sa mère, dont elle est séparée depuis 1962, habite en territoire contrôlé par le Pathet Lao. Elle n'a jamais connu son père et elle vit avec la famille de son oncle à Vientiane.

Ces moments sont émouvants. On sent qu'ils résultent d'un vrai débat intérieur, d'une découverte et d'un engagement courageux, pour la vie entière.

Ainsi, je me rappelle ce qu'a dit Yang Tcheng. Il appartient à la tribu des Môn, une des minorités ethniques du Laos ; originaires de la Chine méridionale, ils se sont répandus dans tout le Sud-Est asiatique au XVI^e siècle ; au Laos, ils forment un groupe de 700 000 personnes dont un bon nombre s'est converti au christianisme. Yang Tcheng est catholique. Il a connu une enfance difficile :

« Les Lao ne nous comprennent pas . Ils nous appellent « Meo » ce qui signifie « barbare ». Ils ne comprennent pas combien ce petit mot nous a blessés. Je haïssais les Lao, je n'ai même pas pris la peine d'apprendre leur langue. J'en sais juste assez pour réussir aux examens. »



Chanthanaly Vongkhamheuang :
« J'ai trouvé la liberté. »

Pourtant, quelques jours après son arrivée, il prend la parole :

« Je voudrais présenter mes excuses à mes compagnons Lao car je les ai haïs. Je vous demande de me pardonner. »

Plus tard, il explique que c'est la liberté d'esprit et la franchise de chacun à Panchgani qui l'ont décidé à changer d'attitude, et il s'engage à transmettre ce nouvel esprit à son retour car, dit-il, « c'est la seule façon d'unir les peuples du Laos ».

Yang Tcheng s'était à peine assis qu'un Lao, Khamphanh Pravongviengkham, prenait la parole : « Je suis également réfugié du Nord. J'ai été aidé par les Môn ; pourtant je les haïssais. Je le regrette. »

Mais revenons un peu aux origines de cette aventure.

Il y a quelques mois, la revue musicale *Chant de l'Asie* arrivait pour six semaines au Laos à l'invitation du premier ministre. Au contact des membres de la troupe s'était formé un groupe de jeunes Laotiens bien décidés à exiger d'eux-mêmes la qualité de



M^{me} Indira Gandhi, premier ministre de l'Inde, a reçu la délégation laotienne à la Nouvelle-Delhi.

vie qu'ils attendaient de leur pays et de ses dirigeants. Après le départ de la troupe des réunions régulières s'étaient tenues.

Peu après, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. Tianethone Chantarasy, avait exprimé au premier ministre le désir de ces jeunes Laotiens de se rendre à Panchgani afin de se former à l'idéologie du Réarmement moral. Le premier ministre apporta son appui en mettant 5000 dollars à la disposition de la délégation.

La situation du Laos, point de rencontre des grandes idéologies, confère une importance particulière à ce qui s'est passé lors du séjour de ce groupe à Panchgani.

Bien des choses mériteraient d'être mentionnées, en particulier la décision d'un jeune employé d'avouer sa malhonnêteté à son patron et de rembourser l'argent mal acquis, ou encore l'histoire de cet étudiant, dont le père, qu'il n'a jamais connu, a été tué par les Français. Il est reparti dans son pays avec trois objectifs à l'esprit :

- se libérer de la haine contre les Français et les Américains ;
- retourner dans son village et travailler pour le bien de ses habitants ;
- créer un journal avec ses amis afin de répandre les idées du Réarmement moral.

L'histoire de ce jeune Laotien oblige un Français comme moi à l'humilité ; sans jamais oublier que, si l'un des visages de la France justifie la fierté, l'autre montre l'esprit de supériorité et la cruauté qui ont trop souvent présidé aux actes de mon pays et dont je porte les germes en moi-même.

M. et M^{me} Souvannavong avaient la responsabilité de cette délégation. M. Souvanna-

vong appartient à une famille influente de son pays. Traduisant les sentiments de tous, il s'exprimait ainsi, peu avant le retour du groupe au Laos :

« Nous voulons répandre la pratique de l'idéologie du Réarmement moral en Indochine de façon à vivre en paix. Même si la guerre s'est arrêtée, nous nous heurtons à de nombreux obstacles et nous ferons tout notre possible pour graver ce que nous avons appris ici dans le cœur des Laotiens et des peuples indochinois. »

Quittant Panchgani, le groupe s'est rendu à Bombay, puis à Delhi. Ils ont été invités à parler de leurs expériences dans une école et à rencontrer plusieurs personnalités indiennes. Un des faits saillants de leur séjour dans la capitale a été la demi-heure que le premier ministre M^{me} Indira Gandhi leur a consacrée pour dialoguer sans protocole.

Au cours de ces trois semaines des amitiés se sont soudées. Devenu une équipe, ce groupe est reparti fermement résolu à mettre en pratique les décisions prises. Trois d'entre eux ont prolongé leur séjour en Inde.

Au début du mois d'octobre, nous avons eu le plaisir d'accueillir à Paris deux d'entre eux, venus poursuivre leurs études en France. Leur enthousiasme et leur détermination ont été un défi pour les Français à qui ils se sont adressés à l'occasion d'une rencontre du Réarmement moral.

De telles transformations dans le cœur de personnes ordinaires apparaissent comme les ingrédients d'une solution à tout conflit, en particulier à celui du Laos, pays enchanteur et accueillant, mais également charnière unique entre deux conceptions du monde.

Gérard Gigand



Heuithong Keo Asa (à droite), secrétaire de l'Association de la jeunesse bouddhiste, en conversation avec Khamphanh Pravongviengkham, à présent étudiant en France.

ESSO

SHOP

Tout pour votre voiture!



La Winterthur-Accidents est toujours près de vous. Même à l'étranger!

Winterthur
ACCIDENTS

Société suisse d'assurance contre les accidents
40, av. du Général-Guisan,
8401 Winterthur

Cummock

Des Chypriotes écrivent : « Nous gardons la foi »

Dès avant l'indépendance de Chypre, en 1960, de nombreux Chypriotes, grecs et turcs, sont venus à Caux. Ils ont ensuite mené avec succès des actions conciliatrices entre les deux communautés de leur pays. Grâce aux liens qui s'étaient établis au cours des ans, de nombreuses personnes d'autres pays ont pu se rendre dans « l'île de beauté » et apprendre à connaître et aimer Chypre et ses habitants.

Aujourd'hui, après le drame qui s'est déroulé pendant l'été, plusieurs de ces Chypriotes ont écrit à leurs amis des lettres bouleversantes. Voici des extraits de quelques-unes d'entre elles :

Une semaine dans la cave

« Je vous avais écrit il y a deux semaines mais je ne suis pas sûr que vous ayez jamais reçu cette lettre, écrit un habitant de Famagouste. Tant de tragédies se sont déroulées à Chypre au cours des dernières semaines. Nous remercions Dieu d'être tous en vie, à l'exception de notre neveu dont nous sommes sans nouvelle. Il est impossible de décrire avec des mots simples ce qui s'est passé après l'invasion de l'armée turque. Nous avons vécu la deuxième phase de cette invasion sous les bombardements. La ville de Famagouste a été très sévèrement touchée et nous sommes restés dans notre cave pendant une semaine ; nous avons pu nous échapper une nuit. Nous avons passé dix-sept jours dans un camp de réfugiés à la base britannique de Dhekelia. Nous n'avions ni argent ni habits de rechange avec nous, nous n'avions pas assez à manger ; ce que nous avions était juste suffisant pour nous permettre de survivre. Dans les champs, autour de la base même, des dizaines de milliers de gens dormaient sous les arbres. Nous avons perdu tous nos biens matériels, mais notre foi jamais.

Nous prions, et nous pardonnons à tous ceux qui sont responsables de cette tragédie. Maintenant nous sommes revenus à notre village où nous menons une vie entièrement nouvelle. En principe, je devrais reprendre mon travail bientôt mais je n'ai pas de mai-

son où habiter et l'avenir est entièrement bloqué. Nous prions et nous espérons toujours que des jours meilleurs suivront. »

Lors d'une des premières conversations téléphoniques qui ait pu être échangée entre la Suisse et Chypre après le rétablissement des liaisons, un ami grec de Nicosie répéta à plusieurs reprises : « Je n'ai pas d'amertume, mais je suis sans espoir. » Quelques jours plus tard une lettre arrivait de sa femme : « Je remercie Dieu que nous soyons tous en vie. J'ignore ce que sera notre avenir et même ce que nous allons faire demain. Nous avons en permanence quelques habits pliés dans une valise avec un peu de nourriture et des bouteilles d'eau ; ainsi nous sommes prêts à quitter notre maison n'importe quand pour nous réfugier dans les montagnes en cas d'attaque armée. Nous avons déjà fait cela deux fois, au petit matin, sous la menace des avions et des mitrailleuses. Nous avons dans notre maison trois autres familles qui ont perdu leurs foyers situés sur « la ligne verte ». Ma fille a pleuré hier une grande partie de la journée parce qu'elle a peur et qu'elle ne se sent en sécurité nulle part autour de notre maison. »

« Merci pour les nouvelles de Caux, écrit un dirigeant syndicaliste. C'est encourageant d'avoir des amis sincères pendant ces temps difficiles. Bien que nous subissions des drames terribles et que les Chypriotes souffrent beaucoup, nous ne perdons pas l'espoir. Nous devons nous construire une vie nouvelle. C'est difficile mais nous gar-

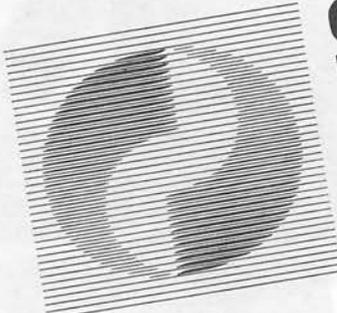
dons la foi et nous prions Dieu qu'Il nous garde dans Son chemin. Nous essayons aussi de convaincre nos compatriotes de perdre leur haine et leur amertume. Nous voulons rester en contact étroit avec le Réarmement moral. »

Une Chypriote, femme avocat, écrit : « Depuis longtemps je désirais vous écrire, parce que je sais que vous souffrez comme nous de ce qui se passe dans notre pays. Je sais aussi, et cela est encore plus important, que nous avons le même espoir. »

Le dernier « round »

« J'ai bien peur, écrit un employé des douanes, que la Grèce et Chypre aujourd'hui, et la Turquie dans un proche avenir, ne voient leurs partis communistes nationaux être les gagnants incontestés de ce dernier « round ». Le communisme veut démilitariser la Méditerranée orientale en faisant retirer les armées de l'Occident qui s'y trouvent encore. Quand cela se sera passé, tous nos pays seront alors à la merci de partis qui sont forts et très bien organisés. »

Notre ami poursuit : « Malgré ces faits qui incitent au pessimisme, je suis certain qu'aussi bien les Turcs que les Grecs de Chypre peuvent trouver une solution à leur haine et à leur méfiance, oublier les souffrances qui sont les leurs, et se placer par-delà les intérêts politiques d'autres nations, des grandes puissances. Les Chypriotes eux-mêmes peuvent travailler ensemble à la création d'une Chypre unie. Je suis certain qu'il y a encore un champ très fertile pour une action positive qui réunira nos deux communautés. Avec l'aide et la direction de Dieu, c'est à quoi je lutte, et continuerai de lutter jusqu'au moment où nous aurons atteint ce but. »



SULZER
Succursale de Lausanne. Tél. 021/27 74 11

**chauffage
climatisation**

Autour du monde avec le Réarmement moral

Belgique : lettre au premier ministre

A la suite de l'importante participation belge aux conférences de Caux, une rencontre a eu lieu le 6 octobre dans un lycée de Hasselt, en pays flamand. Notre correspondant nous écrit que cette journée a été marquée par « l'harmonie chaleureuse et sans ombre qui régna entre Flamands, Wallons et Bruxellois. Cela seul est en soi une révolution dans la Belgique d'aujourd'hui. »

La rencontre s'est terminée par l'envoi d'une lettre au premier ministre belge, M. Tindemans, en réponse à l'appel qu'il avait lancé à la nation pour qu'on lui adresse des idées sur la meilleure manière de lutter contre l'inflation. Voici ce que suggère cette lettre :

« — Une grande vague d'honnêteté dans les affaires privées et dans les administrations publiques ;

— un puissant souffle de propreté morale dans les familles, dans les médias et dans le monde du spectacle ;

— une discipline quotidienne de désintéressement à l'échelle des individus et des collectivités ;

— et enfin, un nouvel esprit de réconciliation, de respect inconditionnel et d'amitié, même entre gens et groupes qui ne sympathisent pas.

» Tels sont les 4 points cardinaux, qui changent les gens et la société, remédiant

non seulement à l'inflation, mais nous donnant à tous de nouvelles raisons de vivre et de venir en aide aux peuples qui sont dans un impérieux besoin. »

« Chant de l'Asie » à Bombay

Etudiants, ouvriers de l'industrie textile, responsables politiques et syndicaux ont afflué ces dernières semaines aux représentations de la revue musicale « Chant de l'Asie » dans la métropole indienne. Ces représentations, qui étaient données tantôt en hindi, tantôt en anglais, coïncidaient avec le 10^e anniversaire de la création de l'hebdomadaire *Himmat*, dont le rédacteur en chef est Rajmohan Gandhi.

Au Kenya : ouvriers et lycéens

Dans une exploitation agricole du Kenya, un stage a été organisé récemment à la demande d'un groupe de lycéens et d'ouvriers de ferme désireux de s'équiper, dans l'esprit du Réarmement moral, « des moyens de combattre la corruption, les divisions, l'indifférence et la violence ».

Parallèlement, eurent lieu une réunion publique d'information et une représentation théâtrale de la pièce « Africa », écrite par un directeur d'école, M. Wegesa.

Première étape : Berlin

Le groupe d'action européen qui s'est constitué cet été à Caux a commencé sa tournée à Berlin-Ouest avec une réception donnée le 21 octobre par le bourgmestre, M. Klaus Schütz, et une grande manifestation publique dans une salle de concert de la ville sur le thème : « Changement de l'homme, espoir pour le monde ».

Paris : ministre et professeurs

Le ministre australien de l'Education nationale, M. Beazley, s'est entretenu récemment, à la maison du Réarmement moral à Paris, avec un groupe d'enseignants français. « L'enseignement, a-t-il dit notamment, doit élever la qualité et la dignité de la vie de chaque être. Il faut au monde de l'éducation l'idéologie de l'honnêteté et de l'amour, d'où jaillit la passion constructive pour le bien-être des autres. »

En bref

Cent trente Français se sont retrouvés les 5 et 6 octobre à Versailles pour un bilan de la session francophone de Caux et un fructueux échange d'idées sur la crise actuelle. Plusieurs jeunes ont annoncé leur prochain départ vers l'Afrique, l'Amérique latine et l'Allemagne.

L'Oratorio pour notre temps, l'œuvre de Françoise Caubel et Félix Lisiecki qui a été donnée à trois reprises à Caux, sera représenté le samedi 23 novembre, à 20 h. 30, à l'église Sainte-Cécile de Boulogne-Billancourt, à l'initiative de la paroisse protestante de la ville.

Un demi-million d'exemplaires du « Livre noir et blanc » ont déjà été imprimés à travers le monde, deux ans après sa parution en Angleterre. On compte à ce jour 23 éditions en 17 langues. 12 autres éditions sont en préparation, notamment en hébreu, en russe, en cinghalais, en vietnamien, etc....

La prochaine conférence de Caux aura lieu du 20 décembre au 5 janvier prochains. On y attend de nombreux étudiants, particulièrement des pays de l'hémisphère sud, où la période de Noël correspond aux grandes vacances. (Renseignements et inscriptions à nos adresses.)



Les stagiaires
Kenyens
à la ferme
de Musikulu.



« Un demi-milliard de types comme moi... »

Comme son père, fondateur de la Fédération indienne des ouvriers des ports et docks, Bhanu Khale porte sur le visage la détermination de ceux qui ont souffert et vu souffrir les autres, qui ont lutté pour défendre les intérêts des travailleurs et qui sont prêts à tout donner pour un monde meilleur.

C'est à Bombay que Bhanu, qui a maintenant 21 ans, est né et a passé son enfance. « Mon père, poussé par la pauvreté, a quitté son village du Maharashtra à l'âge de 18 ans et est allé s'engager comme cheminot, raconte-t-il. A cette époque, seul le parti communiste se préoccupait de la condition des ouvriers. » Devenu communiste, le père de Bhanu se lança à fond dans le syndicalisme. Aujourd'hui encore, à l'âge de 72 ans, il préside à Bombay le syndicat des dockers et travaille près de 12 heures par jour.

« La lutte et les sacrifices de mon père — à la maison, nous l'appelions tous « camarade », même ma mère — m'ont toujours impressionné et, dès mon plus jeune âge, j'ai voulu faire quelque chose pour la société. Mais je ne trouvais pas de dessein assez grand pour tout sacrifier, ni de moyens d'action assez efficaces. En Inde, il y a pénurie de tout, sauf de problèmes. De plus, nous sommes très enclins à accuser les autres de ce qui ne va pas. Si les boucs émissaires étaient comestibles, personne chez nous n'aurait faim ! Mais cela ne m'empêche pas d'aimer mon pays. C'est pour cela que j'ai été vraiment saisi quand un camarade de classe m'a demandé un jour à quoi ressemblerait l'Inde si elle était faite d'un demi-milliard de types comme moi.

» A l'instigation de ce camarade, j'ai alors décidé d'aller à Panchgani, le centre du Réarmement moral. »

Pour Bhanu, ce fut le point de départ d'une vie nouvelle de militant. Pourtant, au début, les choses n'étaient pas allées de soi : son père l'accusa de frayer avec des Américains ; son frère, qui milite dans un parti extrémiste hindou (dont faisait partie l'homme qui a tué Gandhi) lui dit qu'on allait faire de lui un mou et sa mère — hindoue scrupuleuse — l'enjoignit de ne surtout pas

se laisser aller à boire et à manger avec ces gens-là.

« Mais à Panchgani, reprend Bhanu, j'ai rencontré des étudiants qui appliquaient à leur propre vie les critères qu'ils exigeaient des dirigeants de la nation. Je décidai de faire mienne cette philosophie et j'ai dû pour cela apporter des changements très précis à ma façon de vivre. Il m'a fallu présenter des excuses à mon directeur parce que j'avais triché à des examens, rendre de l'argent dans un magasin où j'avais volé des livres et des revues, me réconcilier avec des camarades dont j'étais jaloux ou que je haïssais et être honnête avec mon père sur les choses de ma vie passée dont j'avais le plus honte. »

J'aimerais aider l'Europe

« Le plus difficile, cela a été avec un de mes frères. Moi qui rêvais du jour où les Hindous, les Musulmans et les Chrétiens seraient unis, je ne m'entendais pas avec mon propre frère ! Un soir, alors que je recevais des amis chez moi, celui-ci traversa la pièce sans que je lui accorde la moindre attention. « Comment se fait-il, s'étonnèrent mes amis, que tu sois si chaleureux avec nous et si froid avec ton frère ?

— Je ne lui parle plus depuis deux ans, dus-je avouer, parce qu'il s'est permis de lire mon journal intime.

— Mais comment sais-tu qu'il a lu ton journal ?

— Parce que j'ai lu le sien.

» Avec le recul du temps, l'incident paraît comique, mais sur le moment, j'en ai pleuré, car nous étions une famille très unie et je prenais soudain conscience du mal que j'avais fait. Je lui ai demandé pardon et nous sommes maintenant de vrais frères. »

Bhanu, qui a terminé ses études de chimie il y a un an, travaille maintenant à plein temps avec le Réarmement moral. Après quelques mois dans son pays, il est venu en Europe où il a été très frappé par la richesse des gens (« certains dépensent en fumée le quadruple du salaire d'un ouvrier indien »).

Au début, il n'a pas trouvé les choses faciles : l'écart des mentalités était si grand qu'il ne pensait pas que la communication soit possible. Pourtant, il a su résister à la tentation de réagir et de juger et il a décidé de donner le meilleur de lui-même à notre vieux continent, ce qu'il fait maintenant dans les rangs d'une équipe internationale itinérante (voir page 13). « Dans le domaine de la morale et de la civilisation, nous dit-il, l'Europe joue un rôle extrêmement important. Je crois sincèrement qu'elle a encore beaucoup à donner et que ce serait un suicide si elle se repliait sur elle-même. En tant que Hindou, je veux aider l'Europe à se rechristianiser. »

Sa découverte de modes de vie et de pensée totalement différents des siens l'a aussi conduit à d'amusantes mésaventures.

« J'ai séjourné pendant quelque temps dans une famille allemande très pratiquante. On faisait la prière avant chaque repas. Un soir, mon hôte m'a demandé de dire une prière hindoue. Je l'ai mal compris et j'ai cru qu'il me demandait de chanter quelque chose. J'ai alors entonné un chant très rythmé que je connaissais et j'ai été fort surpris de voir tous les membres de la famille pieusement pencher la tête et dire « amen » à la fin du chant. Jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi embarrassé.

» Nous adorons notre intelligence, conclut Bhanu, mais nous ne savons pas contrôler nos sentiments. Churchill a dit une fois que l'homme s'était développé dans toutes les directions sauf dans le domaine de son attitude vis-à-vis de son prochain. Je suis indigné à l'idée qu'à l'époque où l'on peut faire marcher un homme sur la lune, on laisse la pauvreté augmenter à la surface de la terre, que l'on peut pénétrer un blindage d'acier avec un rayon laser, mais qu'on ne sait pas faire fondre les cœurs égoïstes. C'est dans ce sens que je veux agir. »

(Propos recueillis par Philippe Lasserre)

La machine et le sourire

Notre civilisation technologique débridée, qui plonge ses lointaines racines dans l'orgueilleux scientisme du XIX^e siècle, est désormais atteinte dans ses œuvres vives. L'humanité doit, dans un dramatique effort, opérer un redressement radical. Cependant, si l'accord se fait sur le diagnostic, il n'en est pas de même en ce qui concerne les remèdes.

Une voix intelligente vient de se faire entendre dans ce grand débat. Juriste de formation, devenu, par vocation, chroniqueur scientifique, François de Closets dessine les contours d'une société à laquelle il ne promet rien de moins que le bonheur¹. A l'encontre de beaucoup d'autres, le brillant essayiste parisien ne se contente pas de critiquer le système économique et social actuel. Il avance toute une série de propositions pour une vie heureuse. C'est vivant et fort bien documenté. Des exemples précis montrent que l'accumulation des richesses, ambition suprême du monde moderne, enferme la société humaine dans les impasses des encombrements, des frustrations, des pollutions. La démonstration est d'autant plus convaincante que l'ouvrage était rédigé au moment où éclatait la crise actuelle, révélatrice des vices profonds du système.

« L'avenir n'est plus inscrit dans le progrès technologique. » Celui-ci a abouti à un développement anarchique des techniques de production. Cependant ce n'est pas l'appareil qui est mis en cause, c'est son usage. « Aujourd'hui, les machines sont admirables et les visages fermés. Nous avons la technique, il nous manque le sourire. » La technologie occidentale, en grande partie livrée à la convoitise de l'individu, soumise à ses désirs foisonnants et ordonnée par le profit, est tout aussi bien susceptible d'être utilisée « pour créer un monde d'aménité, de fraternité, d'équité », « une civilisation technicienne dans laquelle les fruits du progrès, au lieu de s'accumuler absurdement, seraient intégrés dans un cadre socioculturel harmonieux ». Mais cela n'implique pas seulement des changements de surface, à l'intérieur du système, c'est un changement de société qui est nécessaire. « Le passage d'un monde à l'autre sera difficile. » Nous voici au

« début douloureux » du processus de mutation. L'ouvrage abonde en exemples.

Redistribuer massivement les richesses pour mettre fin à toutes les inégalités. Réorienter les techniques productivistes. Concevoir l'infrastructure de l'usine en fonction du travailleur et non pas du produit. Eliminer la « publiculture » qui a réussi le paradoxe de multiplier à la fois les objets et les frustrations. Promouvoir une agriculture familiale viable et humanisée face à une industrialisation agricole qui pervertit les hommes et les produits. Mettre fin au « clergé corporatiste » que sont devenus les enseignants surspécialisés d'une école qui conditionne ses élèves en vue de servir le système. Remplacer la religion du PNB par d'autres indicateurs qui se substitueraient à la fiction économique de la rentabilité commerciale.

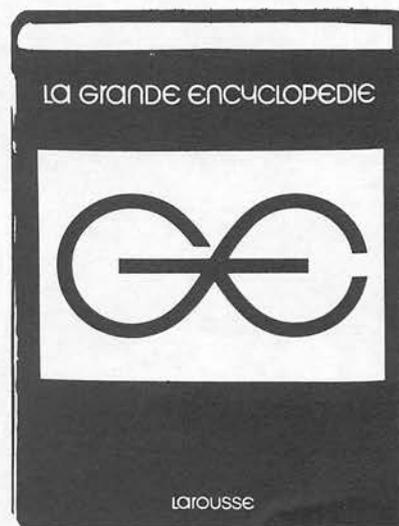
Toutes ces idées, et bien d'autres encore, ne sont pas neuves. Elles se tissent dans cet ouvrage, à travers des exemples bien amenés, en une langue forte et imagée, pour former un ensemble cohérent et souvent convaincant. Mais l'ouvrage sue aussi, par tous ses pores, les idéologies des grands rêveurs d'un monde paradisiaque. Idéalisme et rationalisme dualiste s'y mêlent étroitement. Sous-jacent à l'ensemble du propos éclate le vieux postulat qu'il suffit d'une bonne constitution et d'une bonne structure pour construire une bonne société. Rousseau, Proudhon, Marcuse y montrent le bout de l'oreille.

Et Reich et Freud ! Grand Dieu qu'il s'encaille, le brillant chroniqueur, quand il touche à l'une des plus sublimes richesses de l'existence : l'amour ! « Répression bourgeoise », « libération des consciences et des comportements », « libération sexuelle », tous les clichés du charabia sexologique de notre temps y passent.

Et que dire de l'absence totale d'une référence aux valeurs spirituelles ! François de Closets y va de son matérialisme optimiste. A chaque génération, Prométhée renaît de ses cendres sous mille formes diverses. A chaque génération, mille paradis s'abîment dans le néant. Quand donc l'homme comprendra-t-il enfin que le sourire dont il cherche à réchauffer son univers glacé de machines et d'objets ne peut être que d'essence divine !

une encyclopédie
à vocation
mondiale

une source inépuisable
de formation
et d'information
dans une optique
contemporaine



la grande
encyclopédie
Larousse

- en 60 volumes reliés pleine toile
- ou en 20 volumes, reliure de luxe (+ un 21^e volume d'index offert gratuitement à tous les souscripteurs)

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

¹ François de Closets : « Le Bonheur en plus » - 347 p. Denoël, Paris 1974.

Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28 800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.



Modèle reproduit
réf. 01 0210380. Acier.
Suspension du mouvement
brevetée. Automatique.
Étanche. Changement ultra-
rapide de la date. Verre
minéral trempé. Bracelet ex-
clusif. Se fait aussi en
montre pour dames. Autres
modèles avec jour
et date.
A partir de Fr. 370. —

ZENITH

The quality goes in before the name goes on.